

UNIVERSITE DE TOULOUSE II- LE MIRAIL

CENTRE DE SOCIOLINGUISTIQUE
ET DIALECTOLOGIE SOCIALE

CAHIERS D'ETUDES ROMANES

N° 2 1981- 1

Toulouse - Janvier 1981

CAHIERS D'ETUDES ROMANES

C. E. R.

Comité de Rédaction :

D. DECOMPS, chargée de cours, Université de Limoges
B. BESCHE-COMMENGE, professeur, 09-Lavelanet
C. SALGUES, docteur de 3e cycle (Etudes Romanes)

Coordination :

J.L. FOSSAT U.T.M. II, U.E.R. de Lettres Modernes

Secrétariat :

E. SULTANA (C.N.R.S.)

Siège des Cahiers d'Etudes Romanes et diffusion :

Centre de Sociolinguistique et de Dialectologie Sociale
U.T.M. II - U.E.R. de Lettres Modernes
31058 - Toulouse Cédex

SOMMAIRE

PARTIE I

- 1 - LE MAIS MANGE, LES BREBIS SONT EN SEVE ou LES MAITRES DE L'HERBE
Analyse sémantique du "glap" et du "reish", 8 mai 1980
par Bruno BESCHE-COMMENCE..... pp. 6-25
- 2 - PROBLEMATIQUE DE LA PENETRATION DU VOCABULAIRE PASTORAL DES
VALLEES ANDORRANES SUR LES AXES EST-OUEST DES PYRENEES CENTRALES
ET SUR L'AXE LANGUEDOCIEN MEDITERRANEEN,
avec Notes et Bibliographie,
par Jean-Louis FOSSAT..... pp. 27-58
- 3 - ASPECTS DE LA THEORIE DE L'ETHNOTEXTE, Juin 1980
par Amidou ALHAMDOU..... pp. 59-81

PARTIE II - ETHNOGRAPHIE LANDAISE DES CEREALES : DOCUMENTS

- 1 - TEXTES DIALECTAUX, recueillis
par Jean-Louis FOSSAT et M. CASSIE auprès de
Monsieur DULAMON, Le Hitaou, Montfort, octobre 1977.
- 1.1 - Froment - Type de terrain
- 1.2 - Las varietats de froment
- 1.3 - Bétail de labour avant l'apport limousin en Chalosse
- 1.4 - Circuit d'achat de bétail de travail
- 1.5 - Historique de la pénétration des Limousins
- 1.6 - Le changement dans les techniques culturelles s'accom-
pagne d'un changement de structures sociales : l'AIRIAU
- 1.7 - Technique de fabrication du "Burguer"
Texte recueilli auprès de Georges LESPE, Montfort. pp. 85-89
- 2 - DICTIONNAIRE IDEOLOGIQUE : Les mots qui disent les pratiques
Extrait de J.F. D'ESTALENX, Dictionnaire Idéologique
Français-Gascon (ms. inédit, B.U. Toulouse, 1976) pp. 91-114

- 6 -

LE MAIS MANGE, LES BREBIS SONT
EN SEVE.

ou

LES MAITRES DE L'HERBE.
(INTRODUCTION A
L'ANALYSE SEMANTIQUE DU GLAP ET DU REISH.)

Par Bruno BESCHE COMMENCE

*Titre incorrect !
C'est que l'intre*

"Le possible d'un robot est immense/.../. Pour nous tirer de là, il importe de donner à ce que nous écrivons un sens extrêmement précis, car sur le terrain du vague, de l'insolite, du vaporeux, de l'abscons et du rêveur, le robot nous battra à tout coup. Lui, en effet, n'aura aucune des mauvaises raisons que nous impose notre passé de choisir tel ou tel vocable. Lui sera vraiment libre".

BORIS VIAN - "Un robot-poète ne nous fait pas peur" -
Article paru dans l'hebdomadaire "Arts" du 10-16 avril 1953, repris
dans "Je voudrais pas crever" - Coll. 10/18, n° 704.

Voilà encore quelques dizaines d'années, les terroirs de montagne offraient à l'oeil un puzzle de parcelles variées : prés et champs alternaient et se succédaient dans le temps comme dans l'espace. Selon les saisons et les rotations, selon l'exposition et la nature des terres, le manteau d'Arlequin des parcelles travaillées se modifiait : blé noir et seigle se répandaient; l'emblavure devenait champ de pommes de terre puis se transformait en pâture; le pré, fauché cette année, se retrouvait labour la saison suivante.

Et cette variété était une harmonie.
Perdue selon certains.

Car aujourd'hui la marée verte submerge tout. L'herbe noie les terres de l'ombrée, remonte les murettes de la souleille, se coule dans les fonds de vallée. Pour l'oeil du promeneur le paysage a changé en vingt ans, il a subi une révolution. L'aménageur, lui, ne voit plus là qu'une masse uniforme -il n'y a plus de paysans!- où tailler au cordeau des "exploitations" économiquement "rentables", remembrées, normalisées, aseptisées!

Voire!

A l'approche généralisante du touriste et du technocrate certains "paysans" continuent -en silence souvent- à opposer une perception fine et différenciée d'un espace multiple qu'au cours des siècles leurs ancêtres et eux ont largement eu le temps d'apprendre à connaître. C'est, au demeurant, une nécessité, garantie de survie ; ils perçoivent, en fait, comme ils ont toujours dû le faire : avec leurs mains; car ils retrouvent sans cesse dans leur travail d'éleveur, donc de maîtres de l'herbe, les valeurs et les problèmes que, sur ces mêmes terres, leurs ancêtres paysans connaissaient et pratiquaient déjà. Aujourd'hui, comme il y a cent ans, des contraintes existent que le même savoir permet, en les maîtrisant, de transformer en complémentarités : dialectique de la pratique qui transcende les contraires et les oppositions en les utilisant. L'harmonie est, toujours et encore, fille de la nécessité.

Deux notions cardinales structurent cette pratique et cette perception harmonieuse de l'espace : le "glap" et le "rèish", termes gascons intraduisibles, nous le verrons, et à intégrer tels quels dans les discours

français, comme ce fut le cas du mot "boulbène". Termes opposés et complémentaires comme l'étaient l'élevage et la culture.

Or, avant d'avancer dans cette étude, quelques mises au point théoriques sont indispensables. Il s'agit de régler ici, une fois pour toutes, au moins en ce qui concerne nos travaux, certains faux problèmes et, ce faisant, de préciser certains concepts.

Pour définir le sens de ces mots, je ne les analyserai pas en eux-mêmes, tels des astres solitaires brillant dans un azur métaphysique, mais, inversant le sens de la relation contenue dans l'expression "les mots et les choses", serai amené à déterminer quelles caractéristiques doivent présenter les choses, quelles conditions elles doivent remplir, pour que, à leur propos, ces mots puissent être utilisés. Car c'est finalement bien là la forme que prend le procès sémiotique dans lequel s'insèrent, de génération en génération, les sujets parlants. L'enfant, apprenant la langue de ses parents, n'est pas ce gisant dans lequel on verse des vocables; il est ce petit homme actif répétant, en même temps, les gestes et les phrases des grands autour de lui, et son apprentissage est toujours un Janus bi-front. Il ne saisit et ne réussit à maîtriser à son tour cette langue qu'en liaison avec les multiples pratiques qui, structurant dans un espace donné le groupe auquel il appartient, le fondent lui-même en tant qu'individu. Pour lui, la question n'est pas : que veut dire le mot glap? Pour lui le mot glap n'existe pas, mais tel terrain, telle bête, tel type de temps, en un mot telle chose, sera ou ne sera pas glap. De ce terrain particulier, de cette bête particulière, l'enfant infèrera à tel autre terrain à telle autre bête, et les adultes qui l'accompagnent dans son apprentissage, ratifieront ou corrigeront ce choix jusqu'à ce que, une fois bien répertoriées les conditions concrètes que doit remplir une chose pour être glap, et à ce moment là seulement, ce mot devienne pour lui autonome et disponible, en quelque sorte un abstrait, -abstrait, non pas au sens courant de non-concret, mais dans son sens premier. Le sujet parlant (et c'est par cela qu'il devient sujet) n'a plus alors besoin des actualisations ponctuelles pour saisir le mot :

il sait que si La Inlo est un terrain glap et Costo-Roujo rêish, c'est pour un certain nombre de raisons, très concrètes, et ces divers critères, tirés des choses, sont reconnaissables dans d'autres lieux à propos desquels il pourra utiliser ces mots. Et même à ce moment-là des discussions peuvent toujours avoir lieu, bien sûr, autour du mot; cependant que l'on ne s'y trompe pas, ces discussions n'ont jamais pour but de définir le sens de ce mot mais de vérifier si la chose présente bien l'ensemble des traits pertinents nécessaires pour que le mot litigieux lui soit attribué :

- "Ce pré est glap.

- Pas tant que ça, il lui manque tel ou tel trait.",

voilà la forme générale de ces discussions telle qu'on peut la saisir par la simple observation et telle qu'on la trouve dans les enregistrements que, depuis plusieurs années, notre équipe fait sur les foires ou ailleurs.

Car on parle toujours de quelque chose à quelqu'un, et celui qui, selon la belle expression courante, "parle pour ne rien dire" suscite la réprobation et la méfiance : la logorrhée n'est pas une attitude normale de sujet parlant. On ne l'admet, chez certains "primitifs", que des enfants et des vieilles femmes; ainsi les Dogons, rapporte G. Calame-Griaule, parlent "de paroles sans graines pour désigner une parole vide, sans intérêt" et la parole des buveurs de bière "est une parole de vent, qui marche en grands zigzags comme les morts."

De même on ne nomme pas ce qui n'existe pas. Et, si on le fait, la chose alors se met à exister. Il n'est qu'à voir l'abondante littérature qu'a suscitée, et suscite encore à travers les discussions sur les OWNIS, le mot "martien"! Ce phénomène est d'ailleurs à la base des processus de "sémiotisation de l'univers" (à mon sens mal analysés par I.Rezvine, voir bibliographie) et de la faculté poétique inhérente à tous les peuples.

Dans la genèse du procès de signification l'abstraction est, donc, très matérielle, et le mot (je reviendrai sur ce concept) est bien le produit d'une double inter-action :

- celle des individus qui doivent sans arrêt continuer à créer leurs conditions de survie dans un milieu donné et qui, dans le cadre de

pratiques concrètes, reconnaissent dans la nature et/ou transforment ou créent les objets matériels que des mots désignent ou non

- celle de ces mêmes individus qui, en tant que sujets parlants et compte tenu des conditions reconnues et/ou créées ci-dessus, acceptent ou refusent d'employer ces mots pour une situation donnée, avec toutes les nuances comprises entre l'accord et le refus.

C'est en naviguant entre ces deux bornes -censure créatrice- que l'enfant apprend à agir et à parler en même temps. C'est ce même mouvement que doit retrouver l'enquêteur dans son travail de terrain. Et l'enquête et l'analyse ne sont pas deux moments séparés, car on se sera ainsi procuré ensemble : le matériau à analyser, les conditions de l'analyse (les "contextes", nous allons le voir), les résultats, et la possibilité d'utiliser à son tour les mots en question sans susciter l'hilarité : ce qui, au demeurant, est le seul critère de validité que l'on puisse retenir.

Cette genèse de l'apprentissage que, ici, j'esquisse, en faisant une clef de la compréhension des processus de signification, n'est pas une vue de l'esprit : c'est un fait; en cours d'enquête nous avons souvent eu l'occasion, J.L. Fossat et moi-même, de constater de visu que dans les relations qu'entretiennent avec leurs enfants les éleveurs avec lesquels nous travaillons, cet apprentissage est l'objet de pratiques très conscientes de part et d'autre. Il serait trop long de les décrire ici, elles sont d'ailleurs identiques à celles que ces mêmes éleveurs mettent en oeuvre pour expliquer aux enquêteurs leurs mots et leurs pratiques. Car nous sommes bien, nous aussi, ces "in-fans", ne parlant pas encore, ces "kide sò : sò : k", catégorie des "êtres ne parlant pas la parole" dans laquelle les Dogons aussi classent le petit enfant!

J'ai déjà abordé ce problème dans le tome II de "Le Savoir des Bergers de Casabède" (p.20-22) sous le titre : "Education et Permanence". Certains n'ont pas très bien compris le pourquoi de ce chapitre, ils en trouveront ici la justification. Que l'on me permette cependant d'en citer un passage qui conforte l'analyse ci-dessus :

"l'importance accordée à l'enfance et le rôle du discours des anciens dans la genèse du berger et dans l'acquisition du savoir nécessaire apparaissent même dans les textes juridiques. Ainsi, la sentence rendue ne

1538 dans une affaire de bornage de pâturage opposant Seix à Soueix prend soin de préciser "meneran enfans ab demonstrar las ditas termes" = "on mènera des enfans/sur les lieux/pour leur montrer les dites limites"; et c'est à partir de souvenirs remontant à l'époque où encore enfants ils faisaient leur apprentissage de bergers que les deux principaux témoins, âgés tous deux de "soixante ans et plus" construisent leur déposition. Du témoignage du premier "Raymond Roayx" le greffier a consigné : "étant enfant lui et les pâtres qui l'accompagnaient étaient avertis par les vieux hommes de Soulan de ne pas dépasser les dits murs de pierre sèche et la pierre dressée.../ il l'a entendu dire à plusieurs anciens de Soulan (= a plusieurs de habitans de Sola anciens) et plus particulièrement à son oncle qui dirigeait la cabane de Rieu Sequet."; quant au second il déclare que "étant pâtre, lui et plusieurs enfans de Soulan étaient avertis par les majoraus de leur cabane de ne pas faire pâtre leur bétail au delà des murs de pierres sèches car là étaient les limites.../ et il lui est arrivé de faire sécher sa capule en l'étendant sur ces murs dont les majoraus disaient qu'ils marquaient la limite." Cette insertion précoce des enfants dans l'univers adulte de la responsabilité n'est, bien sûr, pas suffisante pour expliquer une telle stabilité historique de la relation qui unit pratiques/discours/découpage conceptuel de la réalité, elle est cependant une raison nécessaire de cette permanence que R. Bastide appelle "la soumission aux lois de la mémoire".

Et l'enquête, continue depuis la parution de "Le Savoir...", montre qu'à travers les siècles cette chaîne ne s'est pas rompue. On raconte que lorsque S., de Soueix, âgé de 80 ans, fut conduit pour la première fois, à 10 ans, par son père sur ces mêmes montagnes en litige dans l'acte de 1538, ce dernier lui dit, une fois qu'ils furent en haut de "La Mèso de Soeish" qui domine l'estive : "nos bêtes sont là et là, à tel moment tu devras les mener là et là, ça s'appelle ainsi et ainsi", puis il redescendit, laissant seul là-haut cet "jn-fans" qui n'en était plus un -bien qu'il ne portât pas encore de pantalon mais la blouse dont alors on vêtait les enfants- et en savait déjà plus à propos de ces montagnes que les randonneurs qui les sillonnent tout l'été. Plus récemment encore, A.C. et moi-même discussions de ces mêmes toponymes; son fils, élève de seconde au Lycée de Saint-Girons, lui demanda pourquoi

il y avait autant de noms dans la montagne, et le père répondit : "on était encore des enfans quand on nous menait là-haut pour la première fois. Alors on apprenait à reconnaître tous les endroits en retenant leurs noms, et le brouillard pouvait s'y mettre on ne se perdait jamais".

C'est donc à travers toute une série de relations concrètes que les mots signifient et continuent, d'une génération à l'autre, à exister, évoluant le cas échéant. J'ai plus haut avancé à ce propos la notion de "contexte", il faut maintenant la préciser. Les contextes à partir desquels seront étudiés les mots "glap" et "rèish" ne seront pas saisis dans leur seule extension syntaxique, arbitrairement ou non limitée à x mots avant et x mots après; cette limitation, justifiée peut-être pour d'autres types de travaux, est nuisible pour l'analyse sémantique. Et il faut ici faire appel aux travaux de E. Benveniste.

Au chapitre 5, "l'honneur et les honneurs" du tome II de "Le vocabulaire des institutions indo-européennes", il étudie, entre autres, le mot "gêras". L'explication étymologique de ce mot, proposée en 1906 par Osthoff, repose sur une formule homérique où "gêras" est à la fois précédé et suivi de deux mots "d'où il semble résulter que le gêras appartiendrait en propre aux vieillards "gérontès". Ce serait l'illustration d'une étymologie que semble imposer la forme même des mots". Or Benveniste va démolir cette pseudo-évidence. Il s'interroge : "Mais, que signifie au juste cette expression"? et, pour répondre, il propose : "Lisons-la dans son contexte". Et ce contexte est un long discours de Nestor mettant lui-même en jeu à son tour des relations avec d'autres contextes : discours de Sarpédon (analysé quelques pages auparavant), d'Achille, d'Agamemnon, desquelles Benveniste conclut : "La formule où voisine ces deux termes ne pose aucun rapport d'étymologie entre eux". Même méthode au chap. 4 "l'autorité du roi", où, pour étudier "rainō", il commence par "replacer chaque fois le verbe dans son contexte" et celui-ci peut être un long discours comme une courte phrase. Ainsi première conclusion : même pour l'étude des langues mortes, limiter l'extension des contextes conduit sur de fausses pistes.

Mais alors, puisque ceux-ci ne peuvent donc être déterminés par leur extension comment les définir?

En proposant d'inverser le sens de la relation contenue dans l'expression "Les mots et les choses" j'ai déjà suggéré une réponse à cette ques-

tion. Pour définir le sens des mots il faudra définir les conditions que doivent remplir les choses pour se voir attribuer ces mots. C'est-à-dire que les contextes auxquels l'analyse fera référence seront les plus divers : aussi bien linguistiques qu'extra-linguistiques si l'on veut; mais l'on aura compris, à la lecture des pages précédentes, en quoi cette stérile dichotomie non seulement ne présente aucun intérêt mais encore gêne, masquant en fait la véritable nature des phénomènes sémantiques. Il est "évident" qu'il y a des mots et qu'il y a des choses, un peu comme il est "évident" pour nos sens que le soleil tourne autour de la terre, mais dans les deux cas l'évidence est un masque qui nuit à la connaissance. Et c'est se condamner à ne rien voir qu'entériner cette dichotomie qui non pas n'existe pas (notre perception du mouvement solaire est une réalité) mais n'est pertinente ni dans la pratique des sujets parlants ni dans la démarche sémantique. Bien sûr, les gens parlent d'un côté et agissent de l'autre : c'est du moins ainsi que nous les percevons. Mais la perception n'est pas la connaissance, et il est impossible d'arriver à celle-ci en séparant le linguistique de l'extra-linguistique.

Or il semblerait que là Benveniste, appelé tout à l'heure à la rescousse, contredise ces affirmations. Dans son introduction au volume I de "Le vocabulaire..." il écrit ceci : "Les historiens et les sociologues verront.../ ce qu'ils peuvent retenir des présentes analyses où n'entre aucun présupposé extra-linguistique." (p.10). Comment alors procède-t-il? Eh bien, en faisant sans arrêt appel à l'extra-linguistique!

Benveniste est d'ailleurs très conscient du problème, dans cette même page de son introduction il le règle par une boutade : "L'aspect historique et sociologique de ces procès est laissé à d'autres.../, quand nous parlons du mot germanique "feudum" en relation avec les termes d'élevage, nous ne mentionnons la féodalité que par prêtérition". Mais la prêtérition, comme toutes les figures de style, n'est pas un masque innocent. En fait, cette contradiction Benveniste ne l'évacue pas, le voudrait-il il ne le peut pas, elle fonde la sémantique; elle affleure tout au long des deux tomes de ses "Problèmes de linguistique générale" et il la résout en la portant à un autre niveau où elle est transformée en opposition entre le sémiotique et le sémantique. A l'intérieur même des deux tomes de "Le vocabulaire...", les passages sont nombreux où, dans sa pratique de chercheur, Benveniste est obligé de

transcender la dichotomie qu'il semblait ainsi entériner théoriquement dans sa préface :

- Volume I

Chap. 7 "L'hospitalité", p. 97 :

"Si l'on n'avait pas le modèle de l'institution, il serait difficile de saisir le sens des termes qui s'y rapportent car c'est dans une notion précise et technique que ces termes retrouvent leur unité et leurs relations" (tout ce qui sera souligné le sera par moi).

Chap. 8 "La fidélité personnelle", p.113 :

"Dans ce complexe linguistique, ethnographique et mythologique, on découvre la fonction du "Heer" qui est tout autre chose que l'"exercitus" des latins ou le "laos" des grecs".

- Volume II

Chap. 1 "Rex", p.10 :

"Ce fait est lié à la structure même des sociétés considérées".

Chap. 2 "Xšay- et la royauté iranienne", p. 17 :

"Si, en iranien, le terme *rāz- comme nom du "roi" n'a pas cours c'est qu'il n'y a, à proprement parler, ni roi, ni royaume, mais bien un empire iranien".

Chap. 3 "La royauté hellénique", p. 25 :

"La situation respective du "basiléus" et du "wanaks" dans l'épopée homérique répond bien à celle qui caractérise ces deux person- nages dans la société mycénienne".

On pourrait ainsi multiplier les exemples. Deux d'entre eux cependant retiennent plus particulièrement l'attention. Le premier, parce qu'il affirme ouvertement que l'étude ne peut être menée qu'en entrelaçant (cf. le "complexe" du vol. I chap. 8, cité ci-dessus) "linguistique" et "extra-linguistique"; dans le vol. II, chap.6 "Le pouvoir magique", on trouve cette remarque, page 63, à propos de l'expression "emporter le kúdos de quelqu'un" :

"Il s'agit d'une locution spécifique qui doit être étudiée à la fois dans les circonstances qui la font apparaître et dans les caractères syntaxiques de son articulation formelle",

ces "circonstances" seront constituées de divers épisodes du récit homérique et c'est à partir de l'inter-action des personnages en présence d'une part, et, d'autre part, du sens que, dans et à partir de ces situations reconnues, prennent les "caractères syntaxiques" retenus, que l'auteur reconstruira les schémas sémantiques expliquant le "kûdos". Le second exemple, au début de ce même chapitre (p. 57), est remarquable en ce que Benveniste y montre à la fois que l'extension formelle du contexte ne peut être limitée une fois pour toutes, et qu'il y substitue à la notion même de "contexte" une autre notion, beaucoup plus ouverte :

"On doit parfois lire, chez Homère, un long morceau continu pour ressaisir des valeurs qui jouent subtilement : un terme important peut, de par les liaisons où il est engagé, jeter une lumière sur des termes qui attirent moins l'attention".

"Contexte", "relations", il ne s'agit pas simplement d'une synonymie, mais en substituant à un terme marqué du sceau "linguistique" un second terme plus neutre et plus ouvert, c'est bien un déplacement de problématique qu'indique là Benveniste, où l'annulation de l'opposition linguistique/extra-linguistique déjà effective dans la pratique même du chercheur, l'est ainsi dans les termes avec lesquels il en parle.

L'on a trop été dupe de l'expression "éclairer un mot par son contexte"; bien sûr ce contexte est fait d'un certain ensemble de "texte" (mots, phrases, énoncés plus vastes), mais ce "texte" n'éclaire le mot que dans la mesure où il est lui-même un tissu sémantique dont le sens a été reconnu, c'est-à-dire dans la mesure où les circonstances dans lesquelles il a été produit, les choses à propos desquelles il est émis (objets, relations sociales, pratiques techniques, symboliques, et souvent tout ceci à la fois dans ce "complexe" dont parlait Benveniste dans un des exemples cités plus haut), sont les unes et les autres connues et leurs caractéristiques répertoriées. Une comparaison permettra de mieux comprendre : si l'on cache une des cases d'un damier et que l'on demande à un observateur n'ayant jamais vu de jeu de damés la couleur de cette case, que va-t-il faire? Il remarquera que deux couleurs sont là, disposées en quinconce, et pourra, avec une marge d'erreur proche du zéro, répondre à la question posée. Le tableau de la classification périodique des éléments de Mendeleïev induit à la même connaissance. Les phénomènes sémanti-

tiques obéissent au même principe : il faut que, dans l'ordre propre du sémantique, l'ensemble (le sens du contexte) soit déjà reconnu pour que puisse être connu le détail caché (le sens du mot à définir); "les caractères syntaxiques de l'articulation formelle" retenus par Benveniste pour analyser le "kûdos" ne peuvent eux-mêmes être utilisés pour sa démonstration qu'une fois connues les circonstances, la situation dans laquelle se trouvent les personnages, les relations qu'ils entretiennent, les objets qu'ils échangent (l'extra-linguistique??), à partir desquels sera déduite la case manquante : "kûdos".

Aussi loin que l'on étende la notion de "texte" l'on ne fera que repousser le problème soulevé, comme au travers d'un miroir, jusqu'à un niveau supérieur d'intégration sans le résoudre pour autant. La dichotomie linguistique/extra-linguistique pose des problèmes insolubles et ne permet d'en résoudre aucun.

Mais il faut encore être plus précis. Prenons deux assertions telles qu'elles sont formulées dans le "Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage" de O. Ducrot et T. Todorov :

1° - "Une des fonctions essentielles de la langue est qu'elle permet de parler des choses en leur absence", fonction ensuite référée à un "pouvoir d'abstraction symbolique"

2° - "Le nombre des contextes possibles pour un énoncé est infini et même indénombrable". (p. 419 e.s.)

Ces deux assertions relèvent là encore de l'évidence. Elles sont pourtant inexactes, adoptant un point de vue idéaliste étranger à la nature même du procès de signification. Et les deux auteurs du "Dictionnaire..." les discutent d'ailleurs, avançant à cet effet la notion de "traits pertinents de la situation". Une conception fautive de la notion d'abstraction est à la base de ces formulations "évidentes".

En effet l'on a vu que :

1° - dans le domaine de la signification l'abstraction est singulièrement concrète et matérielle : un sujet parlant ne peut employer un mot donné dans et pour une situation donnée que s'il sait les conditions que doivent remplir les objets désignés par ce mot pour pouvoir l'être ainsi. L'acquisition par un enfant de la maîtrise de sa langue est, très matériellement, un Janus bi-front : parole ↔ action. Le sujet parlant parle

toujours de quelque chose qui ne cesse, dans le même temps, d'être l'objet d'une perpétuelle création, les choses sont en fait des institutions. Le chaos lui-même, n'échappe pas à cette vérité :

"On peut dire qu'à chaque type de culture correspond son type de chaos qui n'est aucunement premier, uniforme et toujours égal, mais est une création tout aussi active des hommes que le domaine de l'organisation culturelle. Chaque type historiquement donné de culture a son type de non-culture qui lui appartient en propre et n'appartient qu'à lui" (Ivanov, Lotmann... - cf. Biblio.)

Toute l'oeuvre de Hugo contient cette dimension d'une anthropologie de la signification, et ce vers, dans "Les Contemplations" :

"Le muet habite dans le sombre",
est comme un condensé de cet éternel problème lié aux éternelles interrogations quant à la nature de l'homme.

2° - d'autre part le sujet parlant parle aussi toujours à quelqu'un. Et cet inter-locuteur n'est pas une pierre mais un sujet parlant lui aussi. Tous deux sont dans une situation d'inter-action concrète qui fait que si le locuteur A emploie le mot en question à propos d'une institution ne remplissant pas les conditions que le groupe a répertoriées comme pertinentes pour que celle-ci soit ainsi nommée, l'inter-locuteur B refusera ou discutera son assertion. Et si A et B appartiennent à deux groupes sociologiquement différents (maquignon/élèveur; famille dont l'exploitation est situé à l'ubac/famille sur une souleille; etc...) la discussion permettra alors à l'observateur de cerner dans quelle mesure ces deux individus-groupes pratiquent une institution à la fois semblable et différente. Par la même le nombre "des contextes possibles", s'il est énorme, n'est absolument pas infini. Une censure, là aussi créatrice, existe qui empêche le locuteur A de dire n'importe quoi : c'est que le locuteur B connaît lui aussi "la nature des choses" en question. Les peuples se sont certes créés un domaine où dire "n'importe quoi" et où les lois de construction des discours ne peuvent être qu'internes (que "linguistiques") : c'est la poésie. Mais ce domaine ne peut être que parce que le fonctionnement normal du langage l'exclut formellement : "Parler n'a trait à la réalité des choses que commercialement"; écrit Mallarmé. Et la grande force de la poésie est justement de retourner cette censure contre elle-

même pour continuer à dire tout en ne disant pas. Dans "Le roman inachevé" d'Aragon l'un des poèmes débute par cette ouverture éblouissante :

"Ici commence la grande nuit des mots
Ici le nom se détache de ce qu'il nomme
Ici commence la jungle des jongleries
Et celui qui parle est dans la persuasion que sa parole
Est genèse et le premier jour /.../",

la sauvagerie instaurée par la paronomase "jungle" (que l'on prononce "jongle")/"jonglerie" nous introduit concrètement à cette pratique sauvage des langues, qui, par nature, sont civilisation. Et les derniers vers du poème seront encore plus clairs :

"Voilà Cela commence comme cela les mots vous mènent
On perd de vue les toits on perd de vue la terre on suit
Inexplicablement le chemin des oiseaux".

Ceux qui pourchassent les poètes pour leur rogner les ailes ne s'y sont pas, eux, trompés.

Et cette censure qui contraint le locuteur A à ne pas dire n'importe quoi, ou, le cas échéant, à rectifier son tir, prend, redisons-le, la forme suivante :

"Chez vous les prés sont glaps

- Pas vraiment pour telle ou telle raison",

où ce qui est discuté ce n'est pas le "sens du mot", mais l'adéquation de l'objet dont on parle (l'institution "pré") à l'ensemble des traits pertinents retenus par le groupe pour que des objets soient glaps. Objets donnés ou objets construits, cela ici revient au même, dans les deux cas ces objets doivent être reconnus comme institutions, individualisés, c'est-à-dire extraits du chaos des choses informes et des sons confus dans lesquels, ensemble, l'enfant apprend à trier en fonction des découpages que les besoins du groupe auquel il appartient y ont opérés et continuent à le faire.

Que les problèmes de signification ne peuvent se comprendre que rapportés à l'apprentissage du monde et de la connaissance tel que l'enfant le vit, nous en trouvons une preuve supplémentaire dans deux remarques de E. Benveniste et de M. Bakhtine dont la similitude n'est pas due au

hasard :

"L'éveil de la conscience chez l'enfant coïncide toujours avec l'apprentissage du langage qui l'introduit peu à peu comme individu dans la société /.../. L'individu et la société sont /.../ ensemble et de la même nécessité fondés dans la langue".
(Benveniste - "Essais..." I.)

et, chez Bakhtine :

"La langue maternelle n'est pas acquise par les individus. C'est en elle et par elle qu'a lieu leur premier éveil".
(cf. biblio. p.117)

Dans un domaine différent (et c'est là pour nous l'intérêt de ses conclusions) l'historien C.Lefort rejoint ces deux auteurs lorsqu'il écrit :

"Le cours d'une vie individuelle est révélateur du devenir culturel; il rend sensible les possibilités multiples offertes à l'homme, la complexité des relations qui le lient au groupe"/.../

avançant ensuite le concept de "culture culturante" pour définir :

"L'opération constamment répétée par laquelle une société se rapporte à elle-même et par cette communication affirme et confirme sa téléologie". ("Société "sans histoire" et historicité" in "Les formes de l'histoire" - cf. biblio. p.35)

C'est une anthropologie de la signification comme fait social total qu'il s'agit de mettre en place (1) dont l'objectif rejoint directement celui que ce même auteur prête à M. Mauss :

"C'est la signification que vise M.Mauss non le symbole; c'est à comprendre l'intention immanente aux conduites qu'il tend, sans quitter le plan du vécu, non à établir un ordre logique en regard duquel le concret ne serait qu'apparence" (in "L'échange et la lutte des hommes", op. cité, cf. biblio; p. 17).

(1) - Il y aurait à s'interroger sur cette identité et par la même sur la place de cette anthropologie de la signification dans le champ des sciences humaines.

Un autre historien, P. Veyne, partant de bases différentes de celles retenues par C. Lefort, note lui aussi que :

"C'est la pratique avec l'objet qu'elle se donne qui vient d'abord, c'est elle qui est naturellement une",

tout le reste n'étant :

" que d'inutiles charcutages, opérés sur une pratique qui fonctionnait très bien telle qu'elle était /...La/ fauseté avait été de prendre l'objet de la pratique pour un objet naturel, bien connu, toujours le même"/.../

(cf. "Foucault révolutionnaire l'histoire" in "Comment on écrit l'histoire" - cf. biblio. p. 218).

Et, si l'on revient dans le champ de la linguistique, M. Bakhtine lui fait écho :

"Le travail du linguiste se complique du fait qu'il crée la fiction d'un découpage unique de la réalité reflétée dans la langue. C'est l'objet unique toujours égal à lui-même qui assure l'unicité du sens. L'association dialectique de l'unicité et de la pluralité devient impossible sur cette base"
(cf. biblio p. 115-116).

Que l'on excuse ces longues citations, un peu scolaires, car l'on comprend en effet qu'il s'agit là, dans ces échos de la linguistique à l'histoire, de bien autre chose que d'une analogie. Ces similitudes touchent à quelque chose de très profond et d'essentiel dans le domaine des sciences humaines, que Saussure avait tout à fait senti (mais pas bien cerné) lorsqu'il remarquait :

"La linguistique peut devenir le patron général de toute sémiologie, bien que la langue ne soit qu'un système particulier".
(cf. biblio. p. 101). (1)

(1) Il est étrange que cette phrase figure dans le § consacré à "l'arbitraire du signe linguistique", ce faux problème sur lequel Benveniste fait une mise au point concluante dans le tome I de "Problèmes...". En entérinant cette notion d'"arbitraire", Saussure s'ôte tous moyens de comprendre pourquoi la sémiologie peut être amenée à jouer un tel rôle.

Il faut cependant regretter que, quelques lignes plus loin, P.Veyne en notant très justement que :

"Les choses, les objets ne sont que les corrélats des pratiques", ajoute :

"Il n'y a pas d'objets naturels, il n'y a pas de choses".

Cette formulation malheureuse, ouvrant la voie aux idéalismes les plus injustifiés, eût été moins ambiguë si aux mots "objets, choses" l'on eût préféré celui de "institution" au sens large que lui donne Benveniste :

"Non seulement les institutions classiques du droit, du gouvernement, de la religion, mais aussi celles, moins apparentes, qui se dessinent dans les techniques, les modes de vie, les procès de parole et de pensée. C'est une matière proprement illimitée/.../

("Le vocabulaire..." Introduction du tome I - cf. biblio.);

car la nature, bien sûr, possède ses lois propres de fonctionnement; mais il n'est pas question d'aborder ici le problème du rapport entre ces lois et les figures que dégage l'analyse sémantique (2).

Entériner la dichotomie linguistique/extra-linguistique, c'est se condamner à tourner à l'infini entre ses doigts une boucle fermée fausement abstraite, comme ces enfants livrés au hasard quand ils jouent à "il court, il court, le furet". La discussion citée plus haut entre les locuteurs A et B n'est pas une discussion méta-linguistique, elle est en fait ontologique. On remarquera d'ailleurs que les sujets parlants utilisent la question "qu'est-ce que c'est" tout autant que "qu'est-ce que ça veut dire" lorsqu'ils entendent un mot pour la première fois. Et M.G., chef de travaux dans une petite entreprise de construction mécanique, me dira, parlant d'un de nos voisins qui, nouvel Arrias, se pique de mécanique :

"Il employait des mots, il ne savait même pas à quelles choses il fallait les attribuer!"

(2) Ces questions sont à la base de notre collaboration avec l'Institut de la Recherche Agronomique dans le cadre de programmes concrets mis en place par le Ministère de l'Environnement.

Cette phrase vaut un long traité de sémantique. Un mot ça ne veut rien dire, cela s'attribue ou non à des "choses" (qui sont en fait des institutions) selon les caractéristiques qu'elles présentent et selon les locuteurs en présence.

Il n'y a pas d'un côté le linguistique, de l'autre l'extra-linguistique, celui-là reflétant celui-ci, mais toujours un complexe où les deux, inséparables, se suscitent, s'épaulent, et "perdurent sous la forme d'un processus d'évolution ininterrompue".

Si "aucun présupposé extra-linguistique" n'entre effectivement dans les travaux de Benveniste, ce n'est pas le fait de sa part d'une attitude volontariste, c'est que, de quelque point de vue que l'on se place, cette opposition n'est pas pertinente. A la base du procès de signification l'on trouve en fait une démarche dialectique très concrète, toujours recommencée pour chaque petit homme qui arrive sur terre; c'est cette démarche propédeutique complexe que doit permettre de retrouver l'analyse sémantique afin d'atteindre ce noyau créateur où la signification, prenant corps, se dégage d'une nature informelle et muette. Phylogénèse et ontogénèse ne sont pas deux moments séparés : "chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition".

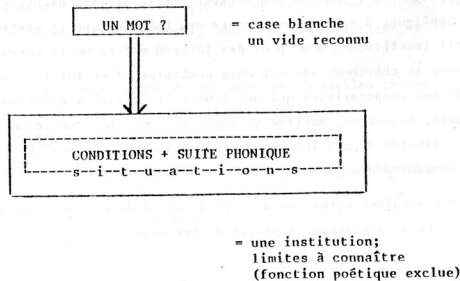
Or, si Benveniste travaillait sur des langues mortes dont ne subsistent que des bribes de traces écrites, nous travaillons, nous sur des langues vivantes. Encore une évidence, à regarder de près. Il ne s'agit plus ici de décrypter des bouts de quelque chose. Langues vivantes, c'est-à-dire en relation directe avec des pratiques concrètes (par lesquelles les institutions sont fondées) et des discours multiples et quotidiens. Voilà une raison supplémentaire pour ne pas accepter cette stérile dichotomie. A quoi bon appliquer à une langue vivante une théorie (que la pratique contredit!) insuffisante même pour des langues mortes où le corpus clos dont dispose le chercheur est une dure contrainte dont ici l'on peut se passer? Si les comparatistes qui ont étudié le "kúdos" avaient eu à côté d'eux Homère, Agamemnon, Achille et leurs voisins, le sens de ces mots aurait été élucidé depuis longtemps (et certaines "théories" linguistiques ne seraient sans doute pas ce qu'elles sont!) :

- ceux-ci auraient refusé ou accepté l'emploi du mot dans telle circonstance, pour telle situation, à propos de tel objet,

- il aurait été d'autre part possible de saisir directement dans ces situations, pratiques, objets, les traits pertinents retenus pour que leur fût attribué ou non le mot en question.

Bien sûr, ce mot se serait, obligatoirement, trouvé dans un "texte" (autres mots, phrase, énoncé plus long, peu importe) mais l'on vient de voir justement comment ce texte, dans son ensemble comme dans le détail de ses mots, au lieu de s'éclaircir se ferme si on le filtre à travers les deux tamis distincts du linguistique et de l'extra-linguistique. Un seul crible suffit où les deux étamines sont inextricablement mêlées et confondues.

Mener plus loin la réflexion serait aborder en détail des problèmes plus vastes liés à des processus globaux de "sémiotisation de l'univers" qui déborderaient par trop le cadre de ce travail (bien qu'en liaison directe avec les problèmes qu'il pose), où il apparaîtrait, par exemple, que la nature du mythe est la même que celle du mot : dans les deux cas il s'agit d'un monde à connaître pour y vivre, c'est-à-dire à maîtriser et à dire. Mais, s'arrêtant ici, l'on peut déjà cerner enfin clairement et sans arrière-pensée inutilement gênante ce "contexte" à travers lequel l'analyse sémantique cherche sa pâture : tout ce dans quoi le mot s'insère et qui le fonde en tant que mot en créant et/ou reconnaissant dans la réalité les conditions objectives générales justifiant ou non son emploi dans des conditions particulières données. Le schéma ci-dessous éclaire cette définition où la réponse est incluse dans les procédures d'enquête qui permettent de la connaître :



Un dernier problème reste à régler, bien qu'il n'ait été question que de lui dans les pages précédentes : qu'est-ce que le mot?

Eh bien, là encore, en s'interrogeant sur ce concept le linguiste perd son temps. Il ne lui appartient pas mais est la propriété des sujets parlants. Une nouvelle fois l'on retrouve ici la problématique de l'apprentissage, inséparable du procès de signification.

Sur le modèle "la cerise/une cerise" l'enfant dira "la nesse/une nesse"; mais il comprendra très vite que ce découpage est faux et saura que ce doux animal se nomme "l'ânesse/une ânesse". Aujourd'hui, alors juste que je rédige ce texte, ma fille âgée de six ans, vient d'employer à table les mots "mille six cents", elle s'arrête dans son discours, et reprend en découpant au cas où je n'aurais pas compris : "mille sis an". Je la corrige... Ces phénomènes banals sont archi-connus. Il faut en tirer les conclusions qui s'imposent. Ce n'est pas assis à son bureau que le linguiste découvre ce qu'est le mot; il l'apprend sans cesse de ses informateurs car celui-ci est une pratique de sujet parlant. Et l'opposition linguistique/extra-linguistique n'est même pas pertinente dans la reconnaissance des suites phoniques :

"Une vache gripoune l'herbe",

"gripoune"? Tout ce que je peux dire c'est qu'entre "vache" et "l'herbe" se déroule une case blanche, un vide reconnu. Or, si j'ignorais que "vache" et "l'herbe" sont des mots -c'est-à-dire des suites phoniques d'une étendue donnée inextricablement liées à des institutions nécessaires- je serais incapable de savoir que de "g" à "ne" se déroule une autre suite phonique sur laquelle je ne sais rien.

"Chariltugripounemasuetro",

cette suite m'est totalement incompréhensible car je suis incapable d'y repérer un contexte tel que défini ci-dessus qui, du connu vers l'inconnu, me permettrait de reconnaître le blanc, la case vide à définir, l'institution à décrire.

La limite des travaux sur "les mots et les choses" ne vient donc pas d'une mauvaise définition du mot; au demeurant il est rare qu'ils se posent le problème et, sur ce point, ils ont raison. C'est bien du côté des choses et de leurs relations aux mots que le bât blesse.

Substituer au mot "choses", trop imprécis, celui de "institutions", qui implique présence et action humaine; réserver ce mot aux objets tels qu'ils dépendent des lois de la nature et tels (ou non) que l'état d'avancement des connaissances en ces domaines permet de les cerner pour une période historique donnée; chercher les traits pertinents que doit posséder l'institution pour se voir attribuer le mot; ce renversement des questions et de la démarche permet seul à l'analyse sémantique de reprendre sa juste place, au centre de toute anthropologie de la signification.

La pratique, l'usage des sujets parlants, uniques critères en ce domaine, suffisent à donner à une suite phonique le statut de mot. Celui-ci, avant d'être un concept, existe tel quel dans leur conscience comme une réalité concrète très quotidienne (car basée sur des traits pertinents créés ou reconnus dans et par les pratiques quotidiennes) qui fonde leur possibilité d'expression et se fonde sur elle. C'est de cette pratique que le concept de "mot" tire son acceptabilité pour le linguiste.

Il faut s'y faire : les gens savent avec qui et de quoi ils parlent; tout comme, quand ils sont éleveurs, ils savent avec quoi et où se récolte le foin des vaches ou celui des brebis. Doublement maîtres, de l'herbe et des mots, car doublement contraints par eux en même temps qu'ils les contraignent à être. Et libres, non pas à cause ou en dépit de, mais à l'intérieur même de cette maîtrise.

08 MAI 1980

B. BESCHE - CORMENGE

JEAN-LOUIS FOSSAT, URL 8 ILF¹ UNIVERSITE DE TOULOUSE II.

PROBLEMATIQUE DE LA PENETRATION DU
VOCABULAIRE PASTORAL DES VALLEES ANDORRANES
SUR LES AXES EST-OUEST DES PYRENEES CENTRALES
ET SUR L'AXE LANGUEDOCIEN MEDITERRANEEN

*En omenatge a
Peires Farré, "Isidore",
pastor de Chalabres (Aude).*